

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 SEPTEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie, par S. Du Lary.—Bibliographies, par E.-Z. Massicotte.—L'église Ste-Brigitte d'Ottawa, par Ed. Aubé.—Poésie : Sonnet, par Louis de Saintes.—La Justicière, par Maxime Audouin.—Biographie : Sous-lieutenant J.-D. Chartrand (Ch. des Ecorres), par G.-A. Dumont.—Usages et coutumes.—Poésie : Conseils d'un père à sa fille.—Les petites choses de notre histoire, par P.-G. Roy.—Cueillettes et glanures, par Luc Ullus.—L'honorable Arthur Turcotte.—Machinographie et Mécanigraphie, par G. Des Chausiers.—Notes historiques.—Voyages.—Carnet de la cuisinière.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Le Régiment (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : Dans les bois.—Le lac Saint-Jean, vue de Robertval.—L'église Sainte-Brigitte d'Ottawa.—Portraits : J. D. Chartrand, sous-lieutenant dans l'armée Française.—L'honorable A. Turcotte, protonotaire à Montréal.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu SAMEDI, le 6 SEPTEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coïncides rues Sainte Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

CAUSERIE

PRÈS vous avoir parlé du Centre et du Sud de l'Amérique, il faut bien dire un mot du Nord. Il ne se passe guère de semaine, sans que les journaux des Etats-Unis ne nous apportent la nouvelle de quelque idée baroque, de quelque invention curieuse.

Aujourd'hui je puis vous offrir les trois choses à la fois.

Une ville du Michigan voulant donner à la France une marque et un souvenir de sa

reconnaissance, pour les efforts généreux de nos pères qui firent triompher l'indépendance américaine, le journal de l'endroit consulta ses lecteurs sur ce qu'il y a de mieux à faire, et l'imagination des indigènes leur inspira des choses délicieuses.—Un citoyen, qui ne doute vraiment de rien, conseille d'aider la France à payer sa dette publique ; ce se

rait un peu lourd même pour les Etats-Unis ; il est vrai que le gouvernement ne sait littéralement plus comment dépenser son argent : cela pourrait le tirer de cet embarras et pour longtemps.—Un autre monsieur plus folâtre voudrait faire construire un orgue colossal, qui jouerait alternativement l'hymne national français et le chant patriotique américain.—La plupart opinent pour l'érection à Paris d'un groupe représentant La Fayette et Washington.—Allons, bonnes gens, vous avez tous manqué le coche : votre reconnaissance est trop tardive et la France n'en a plus que faire : c'est il y a vingt ans qu'il fallait vous demander comment vous pouviez la lui témoigner ; la réponse eût été facile alors.

L'accident bizarre dont je veux vous parler, nous ramène à des idées plus gaies. Il y a des gens qui se plaignent qu'on rencontre beaucoup d'ivrognes à Paris. A Collinsville dans le Texas, c'est la ville entière qui était ivre il y a quelques jours. Au moment où passait un train chargé de tonneaux de whiskey, le pont du chemin de fer s'éffondra. Aussitôt la populace se précipita sur sa liqueur favorite et fait bombance au milieu des futailles éventrées non sans avoir pris d'abord la sage précaution de mettre de côté pour les jours suivants les pièces demeurées en bon état. Les efforts énergiques de la police et des employés du chemin de fer furent impuissants à refréner la passion de tout un peuple altéré ; alors, paraît-il, poussés par le désespoir, employés et policemen, pour noyer leur chagrin, firent comme le chien de la fable qui porte à son cou le dîner de son maître ; ils se grisèrent aussi, afin que la perte de ce qu'ils étaient chargés de protéger profitât du moins aux représentants de la compagnie et aux défenseurs du bon ordre.

Reste à vous parler, pour tenir ma triple promesse, d'une invention curieuse.—O électricité, à quels usages ne t'abaissera-t-on pas ! Tandis qu'on s'occupe de poser les fils qui permettront dans quelques semaines aux Parisiens de causer par le téléphone avec les habitants de Londres, les citoyens de Chicago ont imaginé d'établir dans leurs rues des moteurs électriques pour cirer leurs chaussures ! Je suis sûr qu'il y aura des nègres, habitués à courir nus pieds, qui profiteront de cette appareil pour faire reluire d'avantage l'ébène de leur peau.

* *

On l'a dit bien de fois, mais il n'est pas inutile de le répéter : l'entrevue que viennent d'avoir les empereurs de Russie et d'Allemagne, à Narva, ne peut avoir aucune influence sérieuse sur la situation européenne.

Ce n'est qu'une visite de politesse, comme les souverains s'en font tous les jours à la fin du dix-neuvième siècle. Autrefois, leur grandeur les attachait au rivage et les empêchait de franchir les frontières de leurs Etats. On regardait comme un trait d'originalité l'humeur voyageuse d'un Pierre-le-Grand, d'un Gustave III ou d'un Joseph II. Toutes les grandes affaires se traitaient par l'intermédiaire des ambassadeurs ordinaires ou non. L'invention des chemins de fer a répandu le goût des excursions, et les princes se livrent comme de simples mortels à la passion à la mode. Ils s'amuse et ils s'instruisent ; ils s'amuse plus qu'ils ne s'instruisent, car on n'apprend pas grand-chose dans les trains de luxe, les banquets de gala et les revues solennelles. Mais il est toujours plus difficile de former une alliance que de s'embrasser ; on échange des croix et des toasts sans échanger des promesses d'amitié ; ces pompeuses formalités ne modifient ni les intérêts ni les sentiments.

Personne ne s'y tromperait, s'il n'existait en Europe des journaux officieux dont l'emploi principal est de jeter de la poudre aux yeux du public et de faire passer des vessies pour des lanternes. L'entrevue de Narva fournit aux organes des chancelleries une ample matière à dithyrambes, et tous les admirateurs payés et impayés de Guillaume II célèbrent son voyage en Russie comme une conquête pacifique accomplie par le plus remuant des empereurs.

C'est la seconde fois que le successeur de Fré-

déric III rend visite à son voisin du nord-est. Qu'a-t-il donc rapporté de sa première excursion à Saint-Petersbourg ? Il est vrai que M. de Bismarck n'est plus ministre et que ses anciens panegyristes lui font aujourd'hui l'injure de croire que sa chute facilite la tâche de la diplomatie germanique.

Tandis qu'il régnait, on le célébrait sur tous les tons comme le garant de la paix européenne ; il est tombé et on jure que la paix est maintenant mieux garantie. Passons sur cette contradiction et admettons que la disgrâce de cet homme d'Etat naguère tout-puissant ait été envisagée par le tsar comme un événement favorable. Qu'y aura-t-il pour cela de changé en Europe ?

Il n'y a pas de rapprochement possible entre l'Allemagne et la Russie tant que subsistera la triple alliance. La triple alliance a pour objet de préserver l'Allemagne contre un retour offensif de la France et Alsace-Lorraine, et de préserver l'Autriche contre un retour offensif de la Russie dans les Balkans. Encore y a-t-il entre ces deux questions cette différence que la France dû signer le poignard sur la george, le traité de Francfort, et, par conséquent, reconnaître l'état de choses établi en Bulgarie par l'usurpation de Ferdinand de Cobourg.

La violation permanente du traité de Berlin est une injure permanente au tsar. Depuis le jour où les Bulgares se sont brouillés avec leur libérateur, celui-ci est devenu le créancier de l'Europe, un créancier patient mais inflexible, qui ne déchaînera pas la guerre pour avoir son dû, mais qui ne donnera pas quittance. Or, si Guillaume II offrait à Alexandre de lui sacrifier le Cobourg, la triple alliance serait rompue à l'instant, et ce n'est pas à Paris qu'une telle transaction causerait le plus d'inquiétude, mais à Vienne et à Pesth.

On a dit bien souvent que M. de Bismarck avait réduit ses alliés à une sorte de vassalité, que l'Autriche et l'Italie étaient devenues les clientes de l'Allemagne. Cela est peut-être vrai de l'Italie de M. Crispi ; ce n'est pas vrai de l'Autriche. La vérité est que, pour échapper au cauchemar de la revanche française, les Allemands ont cherché des alliés à tout prix. N'ayant pas su conserver l'amitié de la Russie, ils ont acheté celle de l'Autriche, et ils l'ont payée, ils la paient encore très cher. L'Autriche a acquis la Bosnie et l'Herzégovine ; elle a étendu son influence dans les Balkans ; elle s'est assuré le protectorat moral de la Bulgarie ; elle oblige le gouvernement italien à désavouer l'agitation irrédentiste à Trieste et à Trente. Dans le marché conclu sous l'influence de M. de Bismarck, les bénéfices ont été inégalement partagés : les Allemands n'ont que des garanties de paix, garanties précaires qui ne les dispensent pas de s'armer jusqu'aux dents ; les Italiens ont des sentiments d'amour propre qui ne valent pas ce qu'elles leur coûtent ; les Autrichiens seuls ont étendu effectivement leur domination et leur influence, ont obtenu le droit de contrecarrer, de braver la Russie et ne s'en font pas faute.

Personne ne prétend que l'entrevue de Narva puisse avoir pour résultat la rupture de la triple alliance ; elle ne peut donc pas avoir pour résultat un rapprochement entre l'Allemagne et la Russie, rapprochement qui est incompatible avec le maintien de la triple alliance. Laissons donc la presse de Berlin et celle de Londres, qui lui fait écho, célébrer les bienfaits de cette rencontre ; toutes les phrases du monde ne peuvent rien contre la logique. On prononcera des paroles de paix, mais Guillaume II ne conquerra pas l'amitié du tsar : il faudrait d'abord qu'il rendit la vie au major Panitza ou qu'il aidât à le venger.

* *

On raconte qu'à Malines, Victor Hugo, reconnaissant au carillon de la tour de Saint-Rombaut de le distraire pendant une longue nuit d'insomnie, se leva et grava, avec le diamant d'une bague, les vers suivants sur les vitres de la fenêtre de sa chambre :

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays, gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe, engourdi,
Au soleil de Castille, et s'accouple au Midi.